Périn, René
La grande ville

PQ
2380
P7

René Périn et Pillon

La grande ville
ou
les parisiens vengés.

1802

LA GRANDE VILLE

OU

LES PARISIENS VENGÉS,

COMÉDIE ÉPISODIQUE,

En trois actes en prose;

Par les Citoyens RENÉ PERIN et PILLON,

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre de Molière, le 17 Pluviose, an 10.

A PARIS,

Chez MARCHAND, Libraire, Palais du Tribunat, première galerie de bois, près le passage Vallois, nº. 186, et au passage Feydeau, nº. 24.

AN X. — 1802.

PERSONNAGES.

	Les Citoyens
GOULARD,	*Ernest Vanhove.*
BAPTISTE, son fils,	*Joseph Vanhove.*
LAUNAY-SAINT-GILLES,	*Thenard,*
FIRMIN,	*Vazelle.*
ROSAMBERT,	*Juclier.*
RAFFILARD,	*Morel.*
Madame SAINT-HILAIRE,	*Lecoutre*
Madame RAFFILARD,	*Vazelle.*
GUILLAUME,	*Liedet.*
ROSALIE,	*Honorine Lecoutre.*
TIENETTE,	*Delêtre.*

PQ
2380
P7

LA GRANDE VILLE

OU

LES PARISIENS VENGÉS.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un beau sallon.

SCÈNE PREMIERE.

LAUNAY, SAINT-GILLES, *seul.*

NUL n'est Prophète en son pays. Le proverbe à raison ; aussi ai-je fort bien fait de quitter ma Province ; fils d'un mince laboureur de Nogent-le-Rotrou, le sort semblait me condamner à y vejetter. Mais bientôt l'ambition s'empare de moi, je prends mon essort, l'exemple des nouveaux riches me paraît le seul à suivre, leurs succès m'enhardissent, et candidat financier, mon barême en poche, je me hasarde à débuter dans la Carrière..... je m'examine, je reconnais en moi un talent décidé pour l'intrigue, un jargon fait pour éblouir, en un mot le grand esprit des affaires. Fier de toutes ces qualités naturelles, pauvre en réalité, mais riche en espérance, je vole à Paris. Quelques spéculations adroites me mettent bientôt en vogue ; et comme il faut en imposer, je prends un appartement magnifique dans le quartier Saint-Honoré. M. Firmin, le Maître de cet hôtel, ébloui par la dépense que je fais chez lui, cite par-tout M. Launay Saint-Gilles comme le plus habile, le plus riche, le plus honnête Courtier de Paris, et répondrait je suis sûr de ma probité comme de la sienne : qu'importe les moyens dont on se sert ; l'essentiel est de faire fortune.

SCENE II.

FIRMIN, LAUNAY, St.-GILLES.

FIRMIN.

C'est ce que je dis quelques fois.

LAUNAY.

C'est ce que je dis tous les jours.

FIRMIN.

Aussi, avez-vous pris le bon parti, M. Saint-Gilles.

LAUNAY.

Et vous, M. Firmin, vous ne vous êtes pas endormi non plus. Votre Hôtel est un des plus achalandés de Paris.

FIRMIN.

Il est vrai que je reçois ce qu'il y a de mieux.

LAUNAY.

De façon que vos affaires.....?

FIRMIN.

Ne vont pas mal pour le moment : mais j'ai certain projet en tête.....

LAUNAY.

Quelqu'entreprise d'un nouveau genre, sans doute ?

FIRMIN.

Et des plus à la mode.

LAUNAY.

Comment ?

FIRMIN.

Je m'occupe d'une nouvelle distribution.

LAUNAY.

Dans votre maison ?

FIRMIN.

Précisément : je dispose d'abord au rez-de-chaussée un local pour la sorcière de la rue de l'Ante-Christ, à l'entresol un Lombard ; salle de Restaurant au premier, une Roulette au second, indépendemment, voyez-vous, d'une petite Bouillote à trente sous que j'ai reléguée sur le derrière.

LAUNAY.

De cette manière vous arrondirez le magot.....

FIRMIN.

On a déjà bien quelques écus de côté.

LAUNAY.

Et tout cela pour la dot de Mlle. Firmin ?

FIRMIN.

Il est vrai que je n'amasse que pour elle. Mais M. de Saint-Gilles, j'étais venu pour vous demander.....

LAUNAY.

Quoi ?

FIRMIN.

Si vous comptiez garder le Cabriolet.

LAUNAY.

Certainement je le garde, justement je dois aller à midi me montrer au Lycée de la rue du Hasard, et si vous étiez bien aimable, M. Firmin, vous me confieriez votre Demoiselle, ça l'amuserait.

FIRMIN.

Je suis fâché de vous refuser, Monsieur, mais cela n'est pas possible. Toute sa matinée est prise aujourd'hui; à dix heures le Maître de Clavicorde, à onze, le Maître de danse pour répéter la gavotte qu'elle dansera Dimanche à l'Hôtel Longueville; et puis M. Rosambert jeune, peintre, passage du café de Foi m'a donné parole à midi pour commencer son portrait.

LAUNAY.

Le joli petit portrait, que celui de Mlle. Firmin ! les plus jolis petits traits !... la plus jolie petite bouche !...

FIRMIN.

Vous êtes bien bon !...

LAUNAY.

Le plus joli petit pied ... le plus joli petit ensemble !

FIRMIN.

Vous êtes bien honnête :

LAUNAY.

Enfin, la plus jolie petite miniature. . .

FIRMIN.

Aussi est-ce en miniature que je la fais peindre.

SCENE III.

LES MÊMES, GUILLAUME,
Une valise sur l'épaule.

FIRMIN.

Ah ! Ah ! c'est Guillaume le commissionnaire du coin : il vient sans doute nous annoncer quelque chose de nouveau, car il est à l'affut de tout.

LAUNAY.

Tantôt Commissionnaire, tantôt Jockey, il écoute, il espionne, il ne découvre rien, mais il a l'art de s'introduire par-tout sans le moindre prétexte, et peu propre à un intrigue, il ne sert qu'à faire jaser les autres.

GUILLAUME.

Bonjour, M. Firmin.

FIRMIN.

Que Veux-tu ?

GUILLAUME.

Vîte un appartement.

FIRMIN.

Pour qui ?

GUILLAUME.

Pour trois personnes.

FIRMIN.

Qui te l'a demandé ?

GUILLAUME.

Elles-mêmes.

LAUNAY.

Enfin, quelle espèce de gens ?

GUILLAUME.

Trois nouveaux débarqués, à ce qu'il me paraît.

LAUNAY.

(*A part.*) Bon ! (*Haut.*) L'extérieur . . . . ?

GUILLAUME.

Ne prévient pas en leur faveur.

FIRMIN.

Cela ne dit rien.

GUILLAUME.

D'abord, un bon gros paysan, ouvrant de grands yeux et de grandes oreilles, surpris de tout ce qu'il entend, étonné de tout ce qu'il voit ; en un mot, bien embarrassé de sa personne. Une jeune villageoise, très-simple, la tête droite, les bras ballans, le chapeau de paille noué sous le menton, et la robe de siamoise, à peine effleurant la terre. Un grand dadet bien sec, l'habit gris, trop court de trois doigts, la queue à fleur-de-tête, et, avec tout cela, un air capable, qui le ferait prendre pour quelqu'échappé d'école primaire : Voilà nos trois provinciaux, trait pour trait.

LAUNAY.

Je suis curieux de les voir.

FIRMIN.

Et ils viennent loger ici ?

GUILLAUME.

Grace à moi.

FIRMIN.

Comment ?

GUILLAUME.

La diligence du Mans arrive . . . Aussi-tôt je me présente pour voir s'il y a quelques paquets à porter. A peine nos gens sont-ils descendus de voiture, que le papa me dit . . . . . Petit. . . . , Monsieur ? . . . Enseigne-nous le meilleur hôtel, et le plus proche ? . . . . J'ai ce qu'il vous faut. — En ce cas, prends nos paquets, et conduis-nous. — Ils me payent d'avance, et, la valise sur le dos, je les précède. Ils s'arrêtent un quart-d'heure devant chaque boutique, et je les ai laissés ici-près en extâse ; mais ils sont propablement fatigués d'admirer, car les voici.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, BONIFACE GOULARD, BAPTISTE GOULARD, et TIÉNETTE.

GOULARD.

Enfin, nous voilà arrivés : nous avons mis, Dieu me pardonne, une bonne heure à faire le chemin du bureau de la diligence ici ; (*Il tire sa montre*) car il est midi.

TIÉNETTE, *regardant sa montre.*

Cinq minutes, mon père.

BAPTISTE, *regardant sa montre.*

Je dis, ma sœur, que j'ai le quart.

LAUNAY, *tirant la sienne.*

Onze heures trois quarts seulement, Messieurs.

FIRMIN, *tirant la sienne.*

J'aurai l'honneur de vous observer, Messieurs, que j'ai midi moins vingt minutes, et je règle le soleil.

GUILLAUME.

Les trois quarts viennent de sonner à la ville.

GOULARD.

Au demeurant, l'heure n'y fait rien ; c'est bien ici l'hôtel du Mans ?

FIRMIN.

Oui, Monsieur, vous en voyez le maître, prêt à vous servir.

GUILLAUME.

Et vous aurez affaire à un galant homme, la réputation de M. Firmin est faite.

(*Il rentre avec les paquets des voyageurs.*)

SCÈNE V.

LES MÊMES, excepté GUILLAUME.

GOULARD.

En ce cas, M. Firmin, commencez, s'il vous plaît, par nous faire préparer un appartement.

BAPTISTE.

BAPTISTE.

Et je dis, un bon coucher d'édredon, parce que dans notre endroit, voyez-vous, nous sommes accoutumés aux lits de plume d'oie.

FIRMIN.

Monsieur . . . vous ne manquerez de rien ici.

TIÉNETTE.

Un miroir dans ma chambre, je vous prie.

BAPTISTE.

Un roman sur ma table de nuit.

TIÉNETTE.

Un fer à friser.

BAPTISTE.

Bon feu ! bon dîner, bon souper, c'est entendu ; et comme je vous ai dit, Monsieur Firmin, un bon lit sur-tout, je tiens à cela.

GOULARD.

Te voilà encore, Baptiste, avec tes précautions.

TIÉNETTE.

Dam ! mon père, c'est un garçon qui pense à tout.

BAPTISTE.

Dailleurs, papa, je connais mieux les auberges que vous.

LAUNAY, (*a part*).

Les plaisants originaux !

BAPTISTE.

On y est toujours mal, et il fait bon de s'entendre.

GOULARD.

Tiens, Baptiste, je te connais, comme si je t'avais fait ; tu n'es jamais content de rien.

BAPTISTE.

Je suis difficulteux de mon naturel, vous le savez, et il serait possible, papa, de trouver dans « cette grande ville » moins d'agrémens que dans notre « petite ville ».

GOULARD.

Encore une fois, tais-toi, Baptiste, Monsieur Firmin m'a l'air d'un brave homme.

FIRMIN.

Vous êtes trop honnête !

GOULARD.

Il nous a dit que nous ne manquerions de rien chez lui....

FIRMIN.

Je vous en réponds.

GOULARD.

Je le crois. D'ailleurs, je suis disposé à ne rien épargner pour vous.

FIRMIN, (*à part*).

C'est à merveille !

LAUNAY, (*à part*).

Diable ! cet homme devient intéressant... Écoutons.

GOULARD.

Je ne travaille que pour mes enfans..... et quand on est riche.....

LAUNAY, (*à part*).

Je ne m'étais pas trompé.

FIRMIN, (*à part*).

Il est riche, tant mieux.

BAPTISTE A TIENETTE.

Allons, voilà encore papa qui va jaser.

TIENETTE.

Mais, mon Père.....

GOULARD.

Eh bien ! qu'est-ce ...? quel mal y a-t-il d'apprendre à ces Messieurs que je m'appelle Boniface Goulard, natif de la Houllaye, Département d'Ille et Vilaine, et riche cultivateur à la Ferté-Bernard.

LAUNAY.

A cinq lieues du Mans ?

GOULARD.

Précisément.

LAUNAY.

Je suis votre voisin.

BAPTISTE.

Vraiement . . . vous êtes de. . . . . ?

LAUNAY.

Nogent-le-Rotrou.

BAPTISTE.

J'y vais tous les ans, et, par parenthèse, j'ai manqué un fier mariage dans ce pays-là

LAUNAY.

Monsieur vient sans doute pour voir un peu notre grande ville ?

TIENETTE.

Et perfectionner mon éducation.

BAPTISTE.

Et me styler dans le bon genre.

GOULARD.

Le principal but de mon voyage, Monsieur, est de réaliser une ordonnance de quatre cent mille francs que j'ai à toucher sur les Munitionaires généraux pour mes fournitures de l'an neuf.

(*à part.*) LAUNAY.

Quatre cent mille francs ! . . . (*haut*) et vous avez sans doute quelques connaissances auprès des Ministres pour accélérer votre affaire?

GOULARD.

Moi ? personne . . . je me présenterai tout bonnement, je leur dirai vous me devez, payez moi.

BAPTISTE.

Et l'on nous payera.

LAUNAY.

Diable ! . . . on ne va pas si vîte en affaire. Une liquidation de quatre cent mille francs n'est pas une bagatelle. Il faut presser, solliciter, assiéger les bureaux, faire de nombreux déboursés, des démarches multipliées, et pour tout cela, il faut un homme adroit, actif, intelligent, connu surtout, et versé dans ces sortes d'affaires.

BAPTISTE.

Ecoutez donc, écoutez donc, papa, s'il ne faut qu'un homme intelligent, je suis là.

FIRMIN.

M. Goulard, vous ne pouviez mieux tomber que chez moi, voici M. Launay de Saint-Gilles, financier, jouissant du plus grand crédit, habitué de la Bourse, mon locataire depuis deux ans, homme intact : c'est ce qu'il vous faut.

LAUNAY.

Il est vrai que j'ai fait réussir vingt affaires de cette espèce. Dernièrement encore une des plus difficiles..... Mais pour le moment je suis tellement surchargé, que.....

GOULARD.

Ah ! Monsieur, vous me rendriez un service signalé.

FIRMIN.

Monsieur, de Saint-Gilles, vous ne me refuserez pas.

LAUNAY, (*à part*).

Le hazard me sert à merveille.

GOULARD.

Monsieur, en qualité de pays, de voisin.....

BAPTISTE.

Vous obligerez mon père, d'ailleurs nous avons tant de choses à voir ici, que nous ne pouvons pas en conscience nous occuper de cela.

LAUNAY.

Il faut véritablement que ce soit vous, M. Goulard, pour que je consente à me charger d'une affaire aussi délicate. Je ferai donc toutes les démarches nécessaires pour avoir votre argent.

FIRMIN.

Allons, Messieurs, puisque vous êtes d'accord, je vous laisse parler de vos affaires.

BAPTISTE.

Je vous suis, M. Firmin. Il est essentiel que je préside un peu à tous nos arrangemens. (*ils sortent*).

SCENE VI.

GOULARD, LAUNAY DE SAINT-GILLES.

GOULARD.

Ah ! ça, M. de Launay, ce sera donc une affaire bientôt terminée, et vous allez me donner de l'argent comptant sur mes effets.

LAUNAY.

Non pas, M. Goulard, non pas, Mais je vais faire tout ce qu'il faut pour les négocier promptement. Voyons, avez-vous-là vos ordonnances ?

GOULARD.

Les voici.

LAUNAY.

Il y en a bien pour quatre cent millle francs . . . Diable ! quatre cent mille francs ! (*il paraît réfléchir*).

GOULARD.

A quoi pensez-vous donc ?

LAUNAY.

A une spéculation supérbe dans laquelle vous pourriez entrer pour moitié..... Et si vous vouliez.....

GOULARD.

Tenez, la meilleure spéculation pour moi, c'est de l'argent comptant.

LAUNAY.

En ce cas, je réaliserai.

GOULARD.

Et promptement, sur-tout.

LAUNAY.

Il est bon cependant de vous prévenir d'une chose, M. Goulard.

GOULARD.

Laquelle ?

LAUNAY.

C'est que sur vos quatre cent mille francs, il y aura quelque chose à perdre.

GOULARD.

Vous m'effrayez !

LAUNAY.

Ces effets-là suivent ordinairement la hausse ou la baisse ; et, dans ce moment-ci, la baisse est à craindre.

GOULARD.

C'est singulier, on m'a tant parlé « du haut cours. »

LAUNAY.

Au fait. A quoi vous décidez-vous ?

GOULARD.

A faire un sacrifice, puisqu'il le faut ; il serait peut-être dangereux d'attendre plus tard.

LAUNAY.

Je crois que vous avez raison.

GOULARD.

Enfin, combien pensez-vous que je doive perdre ?

LAUNAY.

A peu-près un quart.

GOULARD.

Diable !... Allons, il me restera encore cent mille écus.

LAUNAY.

Environ.

GOULARD.

En ce cas, je compte sur votre diligence.

LAUNAY.

Mais je dois vous rappeler, Monsieur Goulard, que cette négociation entraînera quelques déboursés indispensables, auxquels je pourrais bien faire face ; mais, dans ce moment-ci, tous mes fonds sont sur la place.

GOULARD.

Et ces déboursés seraient .....?

LAUNAY.

Vingt-cinq louis suffiront.

GOULARD.

Tenez, les voilà, et faites-moi toucher promptement mes cent mille écus, car j'ai besoin d'argent, il en coûte si cher pour voir votre grande ville !

LAUNAY.

Je vais donc m'en occuper sur-le-champ, et je vous quitte. A propos, si, d'ici à quelques jours, je ne vous rencontrais pas dans cet hôtel, vous me trouverez toujours à la bourse : voici mon nom et ma qualité. (*Il lui remet une carte.*) Au revoir, Monsieur Goulard.

GOULARD.

Monsieur, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

LAUNAY.

Ne vous dérangez pas. Je vole à la bourse ! (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

GOULARD *seul.*

Voilà mes affaires en bon train ! Je suis pourtant bien heureux d'avoir trouvé ce Monsieur de Launay. Il a vraiment l'air d'un honnête homme ; et je crois, dans le fond, qu'il ne veut que mon bien. D'ailleurs, c'est, à ce qu'il me paraît, un homme connu. (*Il lit la carte.*)

CHANGEMENT DE DOMICILE.

« Launay-Saint-Gilles, courtier de commerce, entreprend « tout ce qui concerne les liquidations, remboursemens, bons « de trois quarts, tiers consolidés, transferts, bons de réqui- « sitions, d'étapes, et de fournitures de toute espèce.

C'est justement-là mon affaire.

« Le tout à juste prix. »

SCÈNE VIII.

GOULARD, BAPTISTE et TIÉNETTE.

GOULARD.

Eh bien, mes enfans, avez-vous fait tout disposer ?

BAPTISTE.

Je dis, papa, qu'il y a long-temps que vous n'avez jamais eu un si bel appartement.

TIÉNETTE.

On se mire par-tout.

BAPTISTE.

C'est comme un enchantement!

TIÉNETTE.

C'est si glissant, que j'ai manqué de tomber en entrant.

BAPTISTE.

Mauvais pronostic, ma sœur, les faux pas sont dangereux dans cette grande ville, je sais cela.

GOULARD.

Et très-fréquens, à ce qu'on dit. Au surplus, je vois que nous serons bien ici, et au centre des plaisirs. J'en suis fort aise, pour toi, ma petite Tiénette : un monde nouveau, des amusemens variés, réussiront sans doute à dissiper ta mélancolie, et te feront oublier ce jeune homme intéressant et malheureux, qui t'occupe sans cesse; ce jeune Rosambert, dont nous ignorons le sort, et que tu ne reverras peut-être jamais.

TIÉNETTE.

Jamais!...

BAPTISTE.

C'est dommage, en vérité; je l'aimais beaucoup ce brave jeune homme! Je ne sais quel instinct me parlait pour lui. Il n'y avait pas dans notre endroit, ni à dix lieues à la ronde, un professeur d'école primaire plus instruit que lui; car, vous le savez, en deux ans de temps qu'il passa chez nous, et qu'il m'enseigna les mathématiques, j'avais fait de fiers progrès; et s'il ne nous eût pas quitté sitôt, je possédrais actuellement mes quatre règles à fond.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, ROSAMBERT, GUILLAUME.

ROSAMBERT, *entrant, et regardant sa montre.*

Je suis en retard. Près d'une heure.

GUILLAUME

GUILLAUME (*sortant de l'intérieur, et rencontrant Rosambert.*)

Ah ! Monsieur Rosambert, j'allais vous chercher.

GOULARD.

Rosambert !

TIÉNETTE.

Rosambert !

BAPTISTE.

Rosambert !

GUILLAUME.

Monsieur Goulard a-t-il quelques commissions à me donner ?

ROSAMBERT. (*à part.*)

Goulard !

GOULARD.

Non, pas pour le moment.

GUILLAUME.

Quand il vous plaira ; je suis à vos ordres. (*Il sort.*)

SCÈNE X.

GOULARD, BAPTISTE, TIÉNETTE, ROSAMBERT.

TIÉNETTE.

Mon père, c'est lui !

ROSAMBERT.

Est-ce bien M. Goulard, mon bienfaiteur, que je revois ?

GOULARD.

C'est lui-même, c'est moi.

BAPTISTE.

C'est nous.

ROSAMBERT.

Et ma chère petite Tiénette !

TIENETTE.

Qui n'a pas cessé de penser à vous.

ROSAMBERT.

Par quel hasard à Paris ? depuis quand ?

GOULARD.

Depuis une heure.

ROSAMBERT.

Quel motif ?

GOULARD.

Je vous conterai cela.

BAPTISTE.

Nous vous compterons ça.

GOULARD.

Parlons de vous, c'est le plus pressé. Depuis deux ans, ravi à l'amitié. . . . .

TIENETTE.

A l'amour !

GOULARD.

Qu'êtes-vous devenu, mon cher Rosambert ?

TIENETTE.

Vous n'avez pas songé seulement à nous donner de vos nouvelles. Nous auriez-vous oubliés ?

ROSAMBERT.

Croyez-vous qu'il ait jamais pu sortir de ma mémoire, cet instant, ou fugitif, sans ressources, forcé de cacher le nom de mon père qui gémissait sous le poids de la proscription, je trouvai chez vous un asyle ? Comment oublier jamais la main qui essuya mes pleurs, la noble pitié qui partagea mes peines, et les soins touchans que me prodiguèrent à l'envi la bienfaisance, l'amitié !

(*Regardant Tienette*),

Oserai-je dire l'amour ! . . .

GOULARD.

Ne parlons plus de cela, je vous répondrais comme le proverbe « un bienfait porte avec lui sa récompense » du moins êtes-vous heureux maintenant ?

ROSAMBERT.

Un jour plus pur éclaira la France. Je me déterminai à vous quitter pour découvrir le lieu qu'habitait mon père,

quand tous les malheurs m'accablant à la fois, j'appris à Vitre qu'il n'était plus, et que quelque temps avant sa mort, il avait réalisé toute sa fortune. Je pars pour Paris. J'arrive, je m'informe par-tout ; chaque jour je fais de nouvelles démarches ; peines infructueuses ! je ne puis parvenir à recouvrer le plus leger débris de cet immense héritage !

BAPTISTE.

Les honnêtes gens ont toujours du guignon !

ROSAMBERT.

Me voyant frustré de tout espoir, je cherchai dans le travail l'oubli de mes malheurs. De tous les arts que je cultivai dans mon enfance, la peinture m'offrit le plus de charmes ! elle fit mon plaisir, elle est aujourd'hui mon unique ressource !

GOULARD.

Comment, mon cher Rosambert, est-ce que vous seriez peintre !

ROSAMBERT.

Vous l'avez dit. Et dans cet instant où j'ai le bonheur de vous retrouver, je viens justement pour donner une séance à Mlle. Firmin, la fille du Maître de cet Hôtel.

GOULARD.

Il n'y a pas de séance qui tienne. Vous voilà, et vous ne nous quitterez pas d'aujourd'hui, je l'espère.

TIENETTE.

Je l'exige. Remettez la séance à un autre jour.

BAPTISTE.

C'est cela, c'est cela. Dites-leur que la séance est levée.

ROSAMBERT.

Je vous rejoins à l'instant, pour ne vous plus quitter.

(*Il sort*).

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, EXCEPTE ROSAMBERT.

GOULARD.

Voilà ce qu'on appelle un brave homme! Eh bien! qu'on vienne me dire qu'il n'y a que des fripons dans Paris, et que les paysans feraient mieux de rester chez eux..... Si je fusse resté à la Ferté-Bernard, aurions-nous retrouvé moi, un ami, ma fille, un amant?

BAPTISTE.

Et moi, mon Maître de Mathématiques.

GOULARD.

Eh bien ma petite Tiénette, que penses-tu de cette heureuse rencontre?

TIENETTE.

Ce que j'en pense, mon père.....

GOULARD.

Ta mélancolie me paraît un peu se dissiper.....

BAPTISTE.

C'est l'air de Paris.

GOULARD.

Et la vue de notre aimable ami, avoue le franchement.

BAPTISTE.

Vous n'aurez pas de peine à l'en faire convenir.

GOULARD.

Je le crois.

BAPTISTE.

Ce que je vois de plus joli dans tout cela, c'est que M. Rosambert va nous promener toute la journée. Il ne s'agit plus que de penser à notre toilette. Quant à moi, je mets mon habit maron, parce qu'il faut jetter de la poudre aux yeux.

SCENE XII.

LES MÊMES, ROSAMBERT.

GOULARD.

Eh bien, mon cher Rosambert, êtes-vous libre ?

ROSAMBERT.

Je suis tout à vous.

GOULARD.

Tant mieux ; car nous comptons sur votre complaisance.....

BAPTISTE.

Pour nous faire voir toutes les curiosités, et il n'en manque pas dans ce pays-ci.

GOULARD.

C'est un drôle de pays, que ce Paris !

ROSAMBERT.

Et il faut plus d'un jour pour le bien connaître.

GOULARD.

Il y a cinquante-cinq ans que j'en entends parler, sans l'avoir jamais connu, et avant de me lancer, je voudrais être un peu au fait, voyez-vous, des usages, du ton, du caractère, et sur-tout des mœurs de ses habitans.

BAPTISTE.

Je dis que lorsqu'un jeune homme a lu le tableau de Paris, les nuits de Paris, les cris de Paris, mon bonnet de nuit, et l'an deux mille, il peut se flatter de connaître Paris.

ROSAMBERT.

Très-imparfaitement. Le Paris d'autre fois n'est pas le Paris d'aprésent. Chacun le voit et le juge différemment, de petits satyriques de mille huit cent viendront vous crier aux oreilles que cette grande ville n'est composée que de fripons, d'intrigans, d'agioteurs, d'usuriers, de prêteurs sur gages, de libertins, d'athées, de femmes sans pudeurs, d'é-

goïstes blasés, de vieillards, de veuves, d'orphelins sans asyle, de parens expirans de besoin auprès de leurs enfans nageant dans l'opulence, de modernes Midas, éclaboussant du haut de leurs chars le mérite et la modestie : je conviendrai, avec vous, qu'il y a malheureusement quelque chose de vrai dans ce tableau qui fait horreur; mais les personnages qu'on y voit figurer, sont presque tous rassemblés dans un seul quartier de Paris; et si le vice paraît au grand jour, la vertu, semblable à la beauté modeste, se cache aux regards du vulgaire et mérite bien qu'on la cherche. On peut trouver à Paris plus qu'ailleurs des savans de toutes les classes, des vieillards intéressans, des pères de famille actifs et économes, des mères tendres se dévouant toutes entières à l'éducation de leurs enfans, des jeunes filles modestes et réservées, des jeunes gens livrés avec zèle et enthousiasme à l'étude des sciences et des arts, des amis généreux et fidèles, des femmes alliant aux graces de la beauté, le charme de la décence et à l'esprit le plus cultivé le rare talent de la modestie. Il ne s'agit que du premier choix que l'on fait en entrant dans le monde, et si, comme je n'en doute pas, vous choisissez avec discernement, vous trouverez sans peine des familles respectables qui, chaque jour, vous offriront des traits de bienfaisance et d'humanité, et dans cette grande ville, en dépit de la médisance et de la calomnie, vous verrez régner encore ces aimables vertus, que le génie de la satyre nous refuse sans cesse sans pouvoir nous les ravir !

GOULARD.

D'après ce tableau, je suis plus curieux que jamais de voir Paris !

BAPTISTE.

Et moi aussi. Par où commencerons-nous ?

TIENETTE.

Par tenir notre parole.

GOULARD.

Que veux-tu dire ?

TIENETTE.

Cette madame Saint-Hilaire, qui a voyagée dans la même diligence que nous, et qui vous a paru si intéressante par sa beauté et par ses malheurs, nous a fait promettre d'aller la voir.

BAPTISTE.

Et c'est pour cela qu'elle nous a donné son adresse, rue Xaintonge, nº. 444.

GOULARD.

Oui, mes enfans, je tiendrai ma parole. Rosambert, je serai charmé que vous connaissiez cette femme : mais nous ne pouvons y aller que demain ; et comme je suis jaloux de la rentrontrer, je vais la prévenir par un mot décrit de notte visite.

ROSAMBERT.

De quelle manière comptez-vous passer votre soirée?

BAPTISTE.

Il me semble, mon père, que la première chose à faire, en arrivant à Paris, est d'aller à l'Opéra.

TIENETTE.

Je suis de l'avis de mon frère.

GOULARD.

Eh bien, mes enfans, soit.

(*On entend crier dans la coulisse*) :

» Eh! voilà la lanterne magique! la pièce curieuse. »

BAPTISTE.

Qu'est-ce que c'est, que cela?

ROSAMBERT.

C'est la lanterne magique.

GOULARD.

Est-ce là une de vos curiosités, par hasard?

BAPTISTE.

Est-ce qu'on fait voir cela aux Parisiens, pour du nouveau? il y a long-temps que cela est connu au pays.

GOULARD.

Voudrais-tu voir cela, Tiénette?

BAPTISTE.

Je crois, sauf meilleur avis, que nous ferons mieux d'aller à l'Opéra.

GOULARD.

Eh bien, allons à l'Opéra.

Fin du premier Acte.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente un beau sallon.

SCENE PREMIERE.

M. ET Mde. RAFFILARD.

Mde. RAFFILARD *occupée à travailler.*

Eh bien, M. Raffilard, toujours dans vos calculs ?

M. RAFFILARD *occupé à écrire.*

Laissez donc, Mde. Raffilard, laissez donc. Six et quatre font dix, pose zéro .... Quinze .... Vingt-sept, soixante-quinze..... Quatre-vingt.... C'est cela..... Trois cents quatre-vingt dix-neuf livres seize sols huit deniers.

Mde. RAFFILARD.

Vous avez le tems de penser à cela. Il fait si beau ; la promenade doit être charmante !

M. RAFFILARD.

Ah, mon Dieu ! paix donc, Mde. Raffilard, je ne sais ou j'en suis ! Quelle inadvertance ! « J'ai fait un mauvais calcul ; mais en retranchant un cinquième j'ai ce qu'il me faut. »

Mde. RAFFILARD.

Nous devrions sortir.

M.

M. RAFFILARD.

Sortir! .... Sortir! .... Me promener..... C'était bon dans le tems que je vendais de bonnets carré Saint-Martin ; mais aujourd'hui, croyez-vous bonnement, Madame, qu'un propriétaire de maison à Paris, n'ait qu'à se promener sur les boulevards les bras croisés? ... Il a parbleu! ... bien autre chose à faire, montrer ses appartemens du sixième, au rez de-chaussée ; donner des congés, être à l'affut jour et nuit pour voir si personne ne met la clef sous la porte.

Mde. RAFFILARD.

C'est un soin que vous épargne votre petite nièce ; car grace à la belle éducation que vous lui avez donnée, elle se mêle de tout ce qui ne la regarde pas.

M. RAFFILARD.

C'est un enfant charmant! ... Mais pour en revenir à moi .... Quel maudit métier que d'être propriétaire de maison! .... Que de frais! Que de dépenses! Mon coffre fort ne pourrait y suffire..... Les réparations, les impositions, les subventions .... Tout cela me ruine.

Mde. RAFFILARD.

Je conçois cela, mon ami, mais .....

M. RAFFILARD.

Mais ne vient-on pas encore tout-à-l'heure de m'envoyer un garnisaire pour les portes et fenêtres de l'an sept? Il y a de quoi perdre le tête, d'honneur, il y a de quoi perdre la tête!

Mde. RAFFILARD.

Nous avons le moyen de faire face à tout cela.

M. RAFFILARD.

Pas tant, Madame Raffilard, pas tant. Eh bien, j'allais oublier tout net que le terme est échu, et mes quittances qui ne sont pas faites.

Mde. RAFFILARD.

Ne croyez-vous pas que tous vos locataires vont arriver en foule aujourd'hui pour payer leur terme?

M. RAFFILARD.

Oh ! parbleu je sais bien que personne aujourd'hui ne se presse ; mais je ne suis pas d'humeur à les attendre.

Mde. RAFFILARD.

Et que ferez-vous ?

M. RAFFILARD.

Ce que je ferai ?

Mde. RAFFILARD.

Oui.

M. RAFFILARD.

Je suivrai mon usage ordinaire. Je leur enverrai leur quittance demain matin ; et il faudra bien qu'ils me payent sur-le-champ ; une quittance de loyer, voyez-vous, est une lettre de change payable à vue.

Mde. RIFFLARD.

Et laissez-les un peu respirer, M. Raffilard, ils ont coutume de vous payer tous assez régulièrement.

M. RAFFILARD.

J'en conviens.

Mde. RAFFILARD.

L'agent-de-change du premier ne vous doit rien.

M. RAFFILARD.

Que le terme échu, sans préjudice du courant.

Mde. RAFFILARD.

Le commissaire-priseur du second est un homme fort rangé, son principal clerc est un garçon actif, intelligent, je l'ai remarqué, il paraît aimer le travail, et ne s'occupe que de son étude... Il ne s'amuse pas comme tant d'autres à griffonner des couplets...

M. RAFFILARD.

Il a raison. C'est le moyen de ne pas se faire siffler dans cette grande ville.

Mde. RAFFILARD.

Le Restaurateur de tableaux du troisième et tous les autres locataires vous payent assez exactement, sans compter les deux boutiques qui sont au courant.

M. RAFFILARD.

Il paraît que vous êtes enchantée de vos locataires.

Mde. RAFFILARD.

Certainement.

M. RAFFILARD.

Et celle que vous avez oubliée, n'irez-vous pas prendre aussi son parti ?

Mde. RAFFILARD.

Pourquoi pas ? Mde. Saint-Hilaire me paraît une personne fort honnête.

M. RAFFILARD.

Honnête, tant qu'il vous plaira, Madame, mais elle a un grand défaut.

Mde. RAFFILARD.

Et lequel ?

M. RAFFILARD.

Elle me doit deux termes, Madame.

Mde. RAFFILARD.

Il est vrai qu'elle semble peu fortunée ; mais comme elle travaille beaucoup, et qu'il n'y a jamais rien à perdre avec les honnêtes gens, je suis sûre qu'elle vous payera tôt ou tard. De la patience, mon ami, de la patience.

M. RAFFILARD.

De la patience ! . . . c'est fort aisé à dire. Il y a six mois que je suis las d'en avoir, et sans vous il y aurait longtemps que je l'aurais envoyée chercher un gîte ailleurs.

Mde. RAFFILARD.

Il faut avoir quelque commisération.

M. RAFFILARD.

De la commisération ! pour je ne sais qui ! une femme sans ressource, qui passe souvent quinze jours hors de chez elle, qui va je ne sais ou, et qui rentre les soirs à je ne sais qu'elle heure !

Mde. RAFFILARD.

N'allez-vous pas encore nous débiter tous les propos que votre nièce ne rougit pas de faire sur son compte, et que

vous l'autorisez à tenir par votre crédulité et votre faiblesse ? quel déshonneur pour vous dans le quartier, que d'avoir élevé un aussi mauvais sujet ! une petite fille de douze ans qui ne veut ni travailler ni s'instruire, et dont la seule occupation est d'aller écouter aux portes, de rapporter tout ce qu'elle voit, tout ce qu'elle entend, et d'inventer tout ce qu'elle ne sait pas.

M. RAFFIDARD.

J'avouerai, Madame, que Rosalie, est un peu curieuse.

Mde. RAFFILARD.

Effrontée.

M. RAFFILARD.

Babillarde.

Mde. RAFFILARD.

Médisante.

M. RAFFILARD.

Espiègle.

Mde. RAFFILARD.

Impertinente.

M. RAFFILARD.

Un peu . . .

Mde. RAFFILARD.

Je serais au désespoir d'avoir un pareil enfant.

SCENE II.

LES MÊMES, ROSALIE.

ROSALIE.

Ah ! mon oncle ! que je vous fasse rire !

M. RAFFILARD.

Encore, quelqu'espièglerie . . . .

Mde. RAFFILARD.

Encore une méchanceté.

M. RAFFILARD.

Tu as sans doute quelque chose de nouveau à me raconter ?

Mde. RAFFILARD.

Encouragez-là donc, M. Raffilard.

ROSALIE.

J'en sais bien long, aujourd'hui. M. Fin, l'agent-de-change, du premier....

M. RAFFILARD.

Eh bien ?

ROSALIE.

Je vous conseille de le faire payer ; car ce matin, il s'est fait protester deux lettres-de-change.

M. RAFFILARD.

Vraiment !..

Mde. RAFFILARD.

La petite sotte !

ROSALIE.

Il y a long-temps que je m'apperçois qu'il a de mauvaises affaires ; mais ce qu'il y a de plus drôle, c'est que sa femme veut divorcer.

M. RAFFILARD.

Divorcer !

ROSALIE.

Oui, afin de tout prendre en son nom.

Mde. RAFFILARD.

Fi ! Mademoiselle, c'est une horreur ! Il suffit d'un pareil propos pour perdre de réputation l'homme le plus honnête.

M. RAFFILAD.

Rien ne lui échappe. Elle est charmante.

Mde. RAFFILARD.

Le public la voit différemment.

M. RAFFILARD.

C'est un caractère.....

Mde. RAFFILARD.

Détestable !

ROSALIE.

Est-ce ma faute, à moi, si dernièrement encore j'ai entendu M. Desenchères quereller sa femme.

M. RAFFILARD.

Comment ! le commissaire-priseur du second ?

ROSALIE.

Justement. Je montais tranquillement et sans penser à rien, j'entends qu'on disputait chez lui . . . J'approche, je me colle contre la porte qui était entrouverte . . .

Mde. RAFFILARD.

Qu'avons-nous besoin de savoir ?

M. RAFFILARD.

Laissez-là dire, elle me donne la comédie.

Mde. RAFFILARD.

Mais elle y joue un triste rôle.

M. RAFFILARD.

Tu dis donc . . .

ROSALIE.

La dispute paraissait animée. Monsieur Desenchères disait : Oui, Madame, vous me ferez mourir de chagrin. Je sais fort bien qu'il y a deux jours . . . . J'allais tout apprendre, quand, fermant la porte brusquement, on a manqué de me jetter à la renverse.

Mde. RAFFILARD.

C'eût été le prix de votre curiosité.

M. RAFFILARD.

Qui aurait jamais dit cela de ce M. Desenchères . . . . . le meilleur ménage.

ROSALIE.

En apparence.

M. RAFFILARD.

Je le vois bien.

ROSALIE.

Ah ! par exemple, j'aime bien Mde. l'Huillier, la femme du marchand de tableaux. Elle me fait souvent monter chez elle, elle me comble de politesses.

Mde. RAFFILARD.

Au moins par-là se met-elle à l'abri de votre censure ?

ROSALIE.

Ah ! elle est trop aimable. Aussi je l'aime à la folie !

RAFFILARD.

Vous voyez qu'elle ne médit pas de tout le monde.

Mde. RAFFILARD.

C'est qu'il n'y a pas la plus légère chose à dire de Mde. l'Huillier... Sa conduite est irréprochable.

RAFFILARD.

J'ai toujours pensé ainsi.

ROSALIE.

Oh ! irréprochable !.... cela n'empêche pas que la dernière fois que j'étais chez elle, il vint un jeune homme charmant, et ma bonne amie lui dit tout bas, en le reconduisant : mon mari va dans quelques jours à la campagne, et nous serons libres.

RAFFILARD.

Elle a trop d'esprit, en vérité, elle a trop d'esprit.

Mde. RAFFILARD.

Il est dit que vous prendrez toujours son parti.

RAFFILARD.

Non pas, Madame, non pas.

ROSALIE.

Il faudrait être aveugle, par exemple, pour ne pas voir que cette Madame de Saint-Hilaire.....

Mde. RAFFILARD.

Mademoiselle, respectez une femme dont la conduite ne vous regarde en rien, et dont nous n'avons jamais eu à nous plaindre.

RAFFILARD.

Cependant, Madame....

ROSALIE.

Mais, ma tante, vous ne savez donc pas qu'avec cet extérieur de pauvreté, elle reçoit tous les jours du monde, et qu'elle est toujours assez bien mise. Mais elle est d'une discrétion.

RAFFILARD.

Et voilà ce qui te fâche ?

ROSALIE.

Elle est de retour depuis hier d'un assez long voyage. Eh

bien, elle est sortie ce matin à dix heures et demie précises, et n'est pas encore rentrée... sans cesse elle reçoit des missives, sans cesse on en apporte ici pour elle.

RAFFILARD.

Tu me fais penser qu'elle me doit encore deux ports de lettres.

Mde. RAFFILARD.

Allons, finissons. Songez Monsieur, que nous devons sortir.

RAFFILARD.

Sortir ! comment ! et cette veste brodée que vous m'aviez promise.

Mde. RAFFILARD.

Si je n'avais pas prêté mon métier à Mde. de St.-Hilaire, elle serait déjà faite.

RAFFILARD.

Voilà comme vous êtes, Madame, vous prêteriez je crois toute votre maison.

Mde. RAFILARD.

Rosalie, songez à faire votre toilette.

ROSALIE.

Oui, ma tante.

RAFFILARD.

Tu viendras avec nous, mon enfant.

ROSALIE.

Oui, mon oncle; car j'ai encore bien des choses à vous dire.

SCENE III.

ROSALIE, SEULE.

Il faut absolument que je sache ce que c'est que cette Madame de Saint-Hilaire, plus elle veut se cacher, plus elle pique ma curiosité. Ma tante me reproche toute la journée d'être curieuse et babillarde, ce n'est pas ma faute, « on m'a donné ce caractère-là ? »

SCENE

SCENE IV.

ROSALIE, GUILLAUME.

ROSALIE.

Voilà un petit commissionnaire qui vient souvent ici.

GUILLAUME.

Voilà cette petite demoiselle qui aime tant à questionner.

ROSALIE.

Que voulez-vous, mon petit ami ?

GUILLAUME.

C'est une lettre que j'apporte.

ROSALIE.

Je vous ai déjà vu quelque fois, je pense ?

GUILLAUME.

Oui, Mademoiselle, j'apportais des lettres à ce Monsieur qui demeurait au troisième.

ROSALIE.

Monsieur d'Argenval ; savez-vous ce qu'il est devenu ?

GUILLAUME.

Non, Mademoiselle.

ROSALIE.

On dit qu'il est allé demeurer chez cette Dame, qui venait tous les soirs le prendre dans sa voiture.

GUILLAUME.

Cela se peut bien.

ROSALIE.

Ne voulait-il pas faire de vous son Jockey.

GUILLAUME.

Il ne m'en a jamais parlé, et puis, Mademoiselle, un commissionnaire ne joue pas comme cela tout de suite le jockey.

ROSALIE.

Il y en a. Mais, pour qui cette lettre ?

GUILLAUME.

Pour une Dame du quatrième.

ROSALIE.

Mde. Saint-Hilaire.

GUILLAUME.

Justement. Je ne l'ai pas trouvée chez elle, et je venais prier M. Raffilard de la lui remettre.

ROSALIE.

Donnez-la moi.

GUILLAUME.

A vous, Mademoiselle ?

ROSALIE.

Sans doute, je la lui ferai tenir.

GUILLAUME.

Vous êtes bien bonne. Je vous salue Mademoiselle.

ROSALIE.

Dites donc, dites donc, de qui vient cette lettre ?

GUILLAUME.

D'un Monsieur.

ROSALIE.

D'un Monsieur !

GUILLAUME.

Oui, Mademoiselle, un jeune homme.

ROSALIE.

Qui demeure ?

GUILLAUME.

Passage du café de Foi.

ROSALIE.

C'est un bon ami de Mde. de Saint-Hilaire ; va-t-elle souvent chez lui ?

GUILLAUME.

Ma foi, Mademoiselle, un commissionnaire n'en sait pas si long. Prendre une lettre, la porter, en attendre la réponse, et la remettre promptement ; voilà son rôle.

SCENE V.

ROSALIE, (*seule.*)

Une lettre pour Mde. de Saint-Hilaire, elle vient d'un jeune homme, le commissionnaire ne dit rien, il est payé pour se taire ; c'est une intrigue ; et la lettre est cachetée..... et ployée de manière à ce qu'on ne puisse rien voir.

SCENE VI.

M. et Mde. RAFFILAD, ROSALIE.

M. RAFFILARD.

Eh bien ! vous le voyez, Madame, je n'ai pas seulement le tems de m'habiller..... Ou diable ai-je mis les clefs de l'appartement du troisième, on vient pour le voir..... Ah !... les voici sur mon bureau !

Mde. RAFFILARD.

Rosalie, prenez les clefs et montrez l'appartement.

ROSALIE.

Oui, ma tante.

Mde. RAFFILLARD.

Allez donc, on attend.

ROSALIE (*bas à son oncle*).

Mon oncle, voici une lettre pour Mde. de St-Hilaire, elle vient d'un jeune homme qui demeure passage du *Café de Foi.* (*elle sort*).

SCENE VII.

M. et Mde. RAFFILARD.

Mde. RAFFILARD.

Que vous donne-t-elle la ?

M. RAFFILARD.

Encore une lettre pour madame de Saint-Hilaire.

Mde. RAFFILARD.

Il faut la lui remettre dès qu'elle rentrera.

M. RAFFILARD.

Justement, la voici.

SCENE VIII.

Les Précédens, Mde. ST.-HILAIRE.

Mde. de ST.-HILAIRE.

Mille pardons, Madame, si j'entre ainsi librement chez vous.

RAFFILARD

Comment, madame! c'est certainement nous qui sommes bien flattés. . . .

Mde. RAFFILARD.

Vous ne pouvez, Madame, que nous faire plaisir.

Mde. de ST. HILAIRE.

On vient de me dire en bas que vous aviez eu la complaisance de recevoir une lettre pour moi.

RAFFILARD.

Oui, Madame, la voici.

Mde. de ST. HILAIRE.

Je vous suis obligé, (*à part.*) Je ne connais point cette écriture.

RAFFILARD, *à sa femme.*

Madame, demandez donc votre métier.

Mde. RAFFILARD.

Madame, si vous n'aviez plus besoin. . . .

Mde. de ST. HILAIRE.

Du métier que vous avez eu la bonté de me prêter sans-doute ?

RAFFILARD.

C'est cela, madame ; ma femme veut me faire présent d'une veste brodée, voyez-vous!. . . et. . . .

Mde. de ST. HILAIRE.

Je vais vous le remettre à l'instant. Madame, je vous salue. (*Elle sort.*)

SCÈNE IX.

M. et Mde. RAFFILARD.

Mde. RAFFILARD.

Convenez, Monsieur, que cette femme à un maintien honnête, un ton distingué qui prévient en sa faveur.

RAFFILARD.

Je n'ai jamais dit le contraire, mais j'avais une certaine

démangeaison.... car après tout, vous conviendrez aussi Mde. Raffilard, que voilà six mois....

Mde. RAFFILARD.

Laissons cela ; j'entend quelqu'un.

SCENE X.

Les précédens, le père GOULARD, BAPTISTE et TIENETTE.

GOULARD.

Excusez, Monsieur, la liberté que nous prenons. — Ne sommes nous pas ici chez Mde. de St.-Hilaire ?

RAFFILARD.

C'est bien dans cette maison qu'elle demeure.

BAPTISTE.

Dieu soit loué, voilà déjà plus d'une heure, en vérité, que nous cherchons votre rue.

GOULARD.

Un jeune homme de nos amis s'était chargé de nous conduire, mais une affaire l'ayant arrêté en chemin, nous nous sommes égarés long-tems.

RAFFILARD.

Vous desirez voir Madame de Saint-Hilaire, à ce qu'il me paraît ?

Mde. RAFFILARD.

Son logement est plus haut, Messieurs, mais elle va descendre.

M. RAFFILARD.

Si ces Messieurs veulent l'attendre ici ?

GOULARD.

Ce serait peut-être vous gêner.

Mde. RAFFILARD.

Nous gêner... point du tout ; restez... (*a part*) son logement est si petit qu'elle sera peut-être flattée de recevoir ici cette visite, et je vais la prévenir. (*elle sort*).

SCENE XI.

Les mêmes, excepté RAFFILARD.

M. RAFFILARD.

Ces Messieurs, à ce qu'il me semble, sont depuis peu dans notre grande ville.

GOULARD.

Depuis hier, seulement.

M. RAFFILARD.

Eh bien! qu'en pensez-vous?

GOULARD.

Je dis que c'est comme par-tout, il y a du bon et du mauvais.

M. RAFFILARD, (*à part.*)

Le bonhomme est judicieux.

BAPTISTE.

Oh! nous avons déjà vu fierement de curiosités..... d'abord le Cabinet d'Histoire naturelle.

M. RAFFILAD.

C'est tout naturel.

TIÉNETTE.

La Giraffe.

GOULAR

Les Momies.

BAPTISTE.

Les Pyramides d'Egypte.

TIENETTE.

Les Eléphans....

M. RAFFILARD.

Dites l'Eléphant, Mademoiselle; car je vous observerai qu'il y a aujourd'hui précisément quatorze jours que le mâle est mort.

GOULARD.

Nous avions déjà vu, en sortant de l'hôtel, le Ventriloque.

BAPTISTE.

Le Phantasmagorie.

M. RAFFILARD.

Cela fait peur !

GOULARD.

Nous avons vu aussi la Femme invisible.

M. RAFFILARD.

Vous êtes bien heureux ! je n'ai jamais pu réussir à la voir.

TIÉNETTE.

Oh ! mais quelque chose de bien plus beau que tout cela !

M. RAFFILARD.

Quoi donc ?

GOULARD.

Ah ! parbleu ! .... oui; tu veux dire, la lanterne magique.

BAPTISTE.

Laissez-donc, papa ; ce n'est pas çà. J'ai retenu le mot, moi ! .... c'est le Panorama moral.

GOULARD.

Tu as raison.

M. RAFFILARD.

Que voulez-vous dire ? J'ai soixante-cinq ans, je suis natif de Paris, je ne l'ai jamais quitté que pour aller à Saint-Cloud, et je ne connais pas encore votre Panorama moral.

GOULARD.

C'est une nouveauté, apparemment, et, à ce qu'il me semble, une bien belle chose.

TIÉNETTE.

Les uns disent que oui, les autres disent que non.

BAPTISTE.

Il est permis de trouver ça superbe. Quant à moi, je ne donne pas du tout dans le Panorama moral.

GOULARD.

Figurez-vous un peu ce que c'est.

M. RAFFILARD,

Je vous écoute.

GOULARD.

D'abord un homme armé d'une grande baguette nous a fait voir.

BAPTISTE.

Des devineresses, dans leur galetas, disant la bonne aventure....

M. RAFFILARD.

Attendez-donc; mais cela n'est pas neuf.

GOULARD.

Vraiment?

M. RAFFILARD.

Des devineresses.... avez-vous là Lafontaine?

GOULARD.

Baptiste, as-tu là Lafontaine?

BAPTISTE.

Non, je n'ai pas là Lafontaine.

TIENETTE.

Ni moi non plus.

M. RAFFILARD.

Eh bien, lisez-le, cela vaut mieux.

GOULARD.

Ensuite, d'un seul coup de sa baguette, il nous a fait voir l'intérieur des maisons.

M. RAFFILARD.

Attendez donc..... comment..... mais cela n'est pas neuf.....

BAPTISTE.

Vraiment?

M. RAFFILARD.

Avez-vous lu le Diable boiteux?

BAPTISTE.

Dites donc, papa, avez vous lu le Diable boiteux?

GOULARD.

Non, je n'ai pas lu le Diable boiteux.

TIENETTE.

Ni moi non plus.

M. RAFFILARD.

Eh bien, lisez-le, cela vous amusera davantage; je vous l'aurais volontiers procuré, mais je l'avais prêté à un de mes amis, je suis allé le rechercher ce matin, malheureusement il venait de le mettre en pièce. Mais, pardon, Messieurs, je ne m'apperçois pas que le temps passe, et que j'ai une toilette à faire: je dois mener promener aujourd'hui Madame Raffilard (c'est mon épouse) et ma nièce au jardin du Tribunat; c'est une promenade charmante, les boutiques les plus brillantes, les plus jolis petits arbres... qui, dans vingt ans, pourront nous donner de l'ombre : souffrez que je vous quitte, Madame de Saint Hilaire ne tardera sûrement pas..... justement la voici..... Je vous laisse.

SCENE XII.

GOULARD, BAPTISTE, TIENETTE, Mde. DE SAINT-HILAIRE.

Mde. DE SAINT-HILAIRE.

Que vous êtes donc aimable, M. Goulard, d'avoir pensé à moi; je reçois à l'instant votre lettre, étant sortie toute la matinée; mais j'ai déjà pris tous mes arrangemens pour vous traiter de mon mieux; car je compte que vous voudrez bien accepter un petit dîner, frugal à la vérité.

GOULARD.

Mais toujours excellent, quand il est offert par l'amitié.

Mde. SAINT-HILAIRE.

Je dois encore vous prévenir, mes amis, que je suis logée petitement.... vous concevez qu'une femme seule, qui ne vit que de son travail, ne peut-être logée grandement à Paris.

GOULARD.

Nous allons peut-être vous gêner, Madame de Saint-Hilaire, car il faut que je vous le dise franchement, vous nous

faites l'amitié de nous offrir si galamment votre soupe, que je craindrais de vous fâcher en ne l'acceptant pas : je l'accepte donc, et je veux vous donner encore un autre convive qui ne vous déplaira pas, j'en suis sûr, un ancien ami.

Mde. SAINT-HILAIRE.

Un ami de M. Goulard, je serai enchantée de le recevoir.

GOULARD.

Un garçon des plus intéressans! un peintre à talent, c'est tout dire.

Mde. ST.-HILAIRE.

Vous me ferez un vrai plaisir de l'envoyer chercher.

GOULARD.

Je lui ai donné parole ici, je l'attends. Nous autres paysans, voyez-vous, nous agissons sans façon; et quand vous voudrez venir nous voir à la Ferté-Bernard, nous vous recevrons tout de même.

BAPTISTE.

Mon père a le cœur sur la main.

GOULARD.

Et mes enfans me ressemblent.

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, ROSAMBERT.

GOULARD.

Eh! mais, arrivez donc, mon ami! nous vous attendons avec impatience.

BAPTISTE.

Ma sœur vous croyait perdu!

TIENETTE.

Vous êtes resté bien long-temps.

ROSAMBERT.

On m'a retenu plus que je ne pensais.

GOULARD.

Ah! ça, je vous annonce que nous dînons tous ensemble aujourd'hui chez Mde. de Saint-Hilaire, que vous voyez,

elle le veut absolument, Madame, voilà cet ami dont je vous parlais.

BAPTISTE.

Jeune homme d'un rare mérite !

ROSAMBERT.

Madame, je rends grâce à l'amitié qui me procure une connaissance aussi intéressante.

BAPTISTE.

J'espère que nous allons rire.

GOULARD.

Oui, Morbleu, de la gaîté, et nous réussirons peut-être, Madame, à dissiper un peu votre mélancolie.

ROSAMBERT.

Madame aurait-elle quelques chagrins ?

BAPTISTE.

Il faut bien qu'il y ait quelque chose comme cela ; car pendant tout le voyage, j'ai eu beau faire de l'esprit, de l'esprit ; enfin que tout le monde disait : il est charmant ; demandez plutôt à ma sœur ; eh bien, je n'ai pu parvenir à distraire Madame de ses rêveries.

GOULARD.

Allons, Madame de Saint Hilaire, ce n'est pas bien, on doit ouvrir son cœur à ses amis..... Quels sont vos chagrins ?..... d'où viennent-ils ? puis-je vous être utile en quelque chose ? ... vous n'avez qu'à parler !

ROSAMBERT.

Ne m'épargnez pas non plus, Madame, je vous prie.

GOULARD.

J'ai de la fortune, un bon cœur, tout cela est à votre service.

Mde. ST. - HILAIRE.

Je n'ai besoin de rien, mon ami ; mais l'intérêt que vous prenez à moi, me fait un devoir de ne vous rien cacher.

GOULARD.

Je vous écoute.

BAPTISTE.

Nous vous écoutons.... écoutez ma sœur.

Mde. St. - Hilaire.

Jugez de ma situation; née à Paris, de parens honnêtes, je vivais heureuse, quand un revers inattendu vint m'enlever le peu de fortune que je possédais : décidée à tout entreprendre pour éviter le triste avenir qui s'offrait à mes yeux; je me retirai à Vitré....

Rosambert, (*à part*).

A Vitré!...

Mde. St. - Hilaire.

Où bientôt j'eus le bonheur d'être utile à un homme riche, qui m'accueillit avec bonté. Peu de temps après, injustement proscrit, il se trouva lui-même en butte à toutes les rigueurs du sort : que j'eus de plaisir à lui prodiguer tous les soins que l'on doit au malheur! Deux fois mon courage lui sauva la vie; enfin, des jours plus heureux succédèrent à ce temps de calamité, et mon protecteur obligé de réaliser toute sa fortune, vint se retirer à Paris, où je le suivis. Il avait un fils, qui, enveloppé dans sa disgrace, et forcé de quitter la maison paternelle, pour sauver ses jours, ne reparut plus depuis ce temps. La perte de ce fils, son unique espérance, l'idée déchirante qu'il était devenu la victime de leurs ennemis communs; enfin tous les malheurs à la fois minèrent insensiblement la santé de mon généreux ami; se voyant près de sa fin, il me dit, les larmes aux yeux : Tenez, Madame Saint-Hilaire, ce porte-feuille contient deux cent mille francs, c'est toute ma fortune : cherchez mon fils, n'épargnez rien pour le découvrir.... avec cette somme, remettez-lui cette lettre.... elle l'instruira de ce qu'il doit faire.... il mourut.... aussitôt que ma douleur pût me le permettre, je commençai les recherches les plus actives pour découvrir ce fils si tendrement aimé.... depuis trois ans toutes mes démarches ont été infructueuses, et le malheureux Rosambert gémit peut-être dans la misère, quand toute sa fortune est entre mes mains.

Rosambert.

O ciel!

Goulard.

Rosambert! que dites-vous?

Mde. St. - Hilaire.

Et quand je brûle de lui remettre ce dépôt sacré qu'un père mourant daigna me confier.

Rosambert.

Mon père!...

Goulard.

Quel trait de lumière! Madame Saint-Hilaire! ce jeune homme malheureux! ce fils si tendrement aimé! cette innocente victime du sort! celui que vous cherchez depuis si long-temps! Rosambert, en un mot, le voici.

Mde. St. - Hilaire.

Vous! Monsieur Rosambert! est-il possible!...

Baptiste.

Trés-possible!

Tienette.

Quel jour heureux!

Rosambert.

Oui, Madame, je suis le fils de celui dont votre amitié sauva deux fois la vie.... et s'il vous faut des preuves?...

Goulard.

Des preuves! laissez donc! me voilà, moi, je suis aussi croyable que tous les papiers du monde! Oui, Madame St.-Hilaire, c'est bien lui qui, fuyant de Vitré, trouva chez moi un asyle contre ses persécuteurs.

Tienette.

Qui resta deux ans avec nous.

Baptiste.

Qui m'apprit les calculs.

Goulard.

Et qu'après deux ans d'absence nous avons eu le bonheur enfin de retrouver à Paris.

Mde. St. - Hilaire.

Je n'hésite plus à vous croire!.... et en voilà la preuve. (*elle lui remet un porte-feuille.*)

Rosambert, (*ouvrant le porte-feuille.*)

La lettre de mon père; (*il la lit bas*) il me charge d'as-

surer votre sort, Madame; ses dernières volontés seront scrupuleusement exécutées..... Il est doux d'obéir quand la nature vous prescrit d'acquitter la dette de la reconnaissance.

BAPTISTE.

Je n'aurais pas mieux dit cela.

GOULARD.

Deux cent mille francs! vous voilà, mon ami, presque aussi riche que moi; la différence, c'est que vous tenez votre argent.

ROSAMBERT.

Que voulez-vous dire?

GOULARD.

Et qu'il me faudra peut-être courir après le mien.

BAPTISTE.

Sans pouvoir l'attraper.

ROSAMBERT.

Expliquez-vous, mon ami?

GOULARD.

J'avais pour quatre cent mille francs d'ordonnances à toucher, et je les ai données à négocier.

ROSAMBERT.

A qui?

GOULARD.

A un certain Launay de St.-Gilles.

ROSAMBERT.

Qui demeure dans votre hôtel?

BAPTISTE.

Justement.

ROSAMBERT.

C'est un fripon.

BAPTISTE.

Eh bien! voilà-t-il pas!

GOULARD.

Un fripon!... et M. Firmin qui m'avait répondu de lui!

BAPTISTE.

Qui répond paie, c'est entendu!

ROSAMBERT.

Le plus court est de tâcher de ravoir promptement vos ordonnances.... Cet homme-là jouit de la plus mauvaise réputation.

GOULARD.

Je suis perdu !

ROSAMBERT.

Rassurez-vous, ces gens-là sont connus à la bourse; et j'imagine un moyen de remédier à cela. Madame Saint-Hilaire, nous sommes à vous.

BAPTISTE.

C'est toujours la faute à papa; car depuis qu'il est ici, il n'a fait que se jeter à la tête des gens, et raconter ses affaires au premier venu.

Fin du deuxième Acte.

ACTE III.

Le théâtre représente le Palais-Royal.

SCÈNE PREMIERE.

LAUNAY ET GUILLAUME.

LAUNAY.

Eh ! arrive-donc, je t'attends depuis une heure.

GUILLAUME.

Il y a déjà long-temps que je vous cherche.

LAUNAY.

Attention.

GUILLAUME.

Je vous écoute.

LAUNAY.

Discrétion.

GUILLAUME.

C'est mon fort.

LAUNAY.

Et promptitude.

GUILLAUME.

Je suis votre homme.

LAUNAY.

Il me faut un passe-port.

GUILLAUME.

Vous partez ?

LAUNAY.

Sur-le-champ.

GUILLAUME.

Que faut-il faire ?

LAUNAY.

Me trouver deux témoins.

GUILLAUME.

J'en trouverai.

LAUNAY.

Qui répondent de ma personne.

GUILLAUME.

C'est fort aisé.

LAUNAY.

De ma probité.

GUILLAUME.

(*A part.*) C'est autre chose. (*Haut.*) En ce cas, je pars.

LAUNAY.

Un instant.

GUILLAUME.

Monsieur ?

LAUNAY.

Ils me faut, à quatre heures précises, une chaise et des chevaux de poste.

GUILLAUME.

A votre hôtel ?

LAUNAY.

Non pas.

GUILLAUME.

Où donc ?

LAUNAY.

Au Perron.

GUILLAUME.

J'entends. C'est-là qu'on ira vous prendre.

(*Il sort.*)

SCENE II.

LAUNAY, *seul.*

Il ne me reste plus qu'à placer mes ordonnances ; quand je n'en trouverais que cent mille francs, ce serait autant de gagné. . . . voilà mes mesures bien prises : à quatre heures, une chaise de poste un guide en avant, les postillons, largement payés, dans vingt-quatre heures, je suis hors de France, et je laisse le bonhomme Goulard se lamenter tout à son aise. Ce départ précipité est d'autant plus nécessaire, que j'ai d'ailleurs certaine affaire.

SCENE III.

M. et Mde. RAFFILARD, ROSALIE.

Mde. RAFFILARD.

J'espère, M. Raffilard, que vous ne jugerez plus les gens aussi légèrement.

LAUNAY.

Profitons du peu de tems qui me reste pour achever mes opérations.

(*Il sort.*)

SCENE III.

M. et Mde. RAFFILARD, ROSALIE.

M. RAFFILARD.

D'honneur, cela me passe.

Mde. RAFFILARD.

Vous le voyez, cette Madame Saint-Hilaire, sans cesse en butte aux propos de votre nièce, est cependant une femme d'honneur.

M. RAFFILARD.

Je lui rends toute la justice qu'elle mérite. Aussi-bien, elle m'a payé ce matin ses deux termes.

Mde. RAFFILARD.

Rosalie, que cet exemple vous serve de leçon.

M. RAFFILARD.

Au surplus j'espère, Madame Raffilard, que vous devez être contente de moi. Il ne nous reste plus à voir ici, que la Sybille, Cadet-Roussel, et le passage du Mont Saint-Bernard en sucre.

ROSALIE.

Voilà de quoi passer gaîment toute notre soirée.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, GOULARD, BAPTISTE, TIÉNETTE, Mde. SAINT-HILAIRE.

BAPTISTE.

Par exemple, papa, si nous le trouvons ici, ce sera un vrai miracle.

M. RAFFILARD.

Ah! c'est Madame de Saint-Hilaire, avec ses bons amis.

GOULARD.

Monsieur et Madame, nous avons bien l'honneur de vous saluer.

Mde. ST.-HILAIRE.

Quel heureux hasard nous rassemble?

M. RAFFILARD.

C'est un petit extraordinaire, voyez-vous, que nous nous sommes permis aujourd'hui pour nos étrennes.

Mde. ST.-HILAIRE.

C'est fort bien.

M. RAFFILARD.

Depuis vingt ans, Madame Raffilard ne connaît de promenades que le boulevard du Temple et la place des Vosges. Il faut bien changer.

GOULARD.

Quant à nous, nous aurons bientôt vu, je pense, tout ce que Paris renferme de curieux.

M. RAFFILARD.

Ce n'est cependant pas l'affaire d'un jour.

BAPTISTE.

Nous avons fièrement trotté.

GOULARD.

Car, après les Invalides.

TIÉNETTE.

Le Théâtre Français.

BAPTISTE.

Le jugement de Salomon.

TIÉNETTE.

La grille des Thuileries.

BAPTISTE.

Les coqs et les chevaux de bronze, je crois qu'il n'y a plus rien à voir dans Paris.

M. RAFFILARD.

Ces Messieurs ne parlent pas de tous nos spectacles.

GOULARD.

Nous les verrons.

M. RAFFILARD.

Il vous faut quelque temps pour cela. Nous en avons dix-huit.

BAPTISTE.

Dix-huit !...

M. RAFFILARD.

Sans compter ceux qui vont ouvrir, et les sociétés bourgeoises qui rivalisent les grands théâtres.

BAPTISTE.

Nous avons déjà vu quelques nouveautés en province.

M. RAFFILARD.

Ah ! ces Messieurs ont voyagé ?

GOULARD.

Oui, l'année dernière nous avons été à Joigny.

BAPTISTE.

Et ce voyage ne nous a pas paru long, car nous nous sommes furieusement amusés *dans la diligence*, où, par parenthèse, j'ai retrouvé *deux bons amis de collége.*

TIÉNETTE.

Convenez que nous avions d'*aimables voisins.*

BAPTISTE.

Aussi, par ma gaîté, mon esprit, je m'étais fait *le cousin de tout le monde.*

GOULARD.

Nous comptions bien poursuivre notre route jusqu'à Lyon, et nous y amuser beaucoup, car nous avions déjà fait *les plus heureuses conjectures* ; mais, par malheur, la voiture s'est brisée, quand nous n'avions fait que « la moitié du chemin. »

BAPTISTE.

Et ce fut » un joli voyage interrompu. »

GOULARD.

Mais connaissez-vous l'endroit d'où nous sortons, le Lycée ?

M. RAFFILARD.

Ah ! ces Messieurs viennent du Lycée.

BAPTISTE.

Et je dis qu'on nous y a lu des vers.

GOULARD.

Superbes ! on m'avait dit que je trouverais là une bonne fortune, mais je n'y ai vu que des femmes honnêtes, j'en ai remarqué sur-tout une bien jolie !

Mde. St.-Hilaire.

Qui nous a lu de bien jolis vers.

Baptiste.

Et qu'elle a fait à elle toute seule.

Goulard.

Tout émerveillé, j'ai demandé son nom, plusieurs personnes m'ont répondu qu'on ne l'appelait plus que la Sapho moderne. On a ajouté qu'elle avait bien des ennemis, mais qu'à toutes leurs injures, elle n'opposait que son mérite et sa beauté.

Baptiste.

Papa a de la mémoire.

Goulard.

Mais à propos, notre ami Rosambert ne revient pas, il nous a donné parole ici.

Mde. St.-Hilaire.

Continuons notre promenade, nous le rencontrerons sans doute.

Goulard.

J'espère que nous nous reverrons, M. Raffilard.

(*Ils sortent.*)

SCENE V.

M. et Mde. RAFFILARD, ROSALIE et ROSAMBERT.

M. Raffilard.

Monsieur.... certainement.... ces gens-là sont fort aimables.... si vous m'en croyez, madame Raffilard, tandis que nous sommes dans le quartier, nous irons faire un tour aux Thuileries, le soleil doit maintenant donner directement sur la terrasse des Feuillans.

Rosambert, *entrant.*

Trois heures.

Mde. RAFFILARD.

Je ferai tout ce que vous voudrez. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VI.

ROSAMBERT *seul.*

Launay de St.-Gilles ne peut tarder à se rendre ici, le Jardin-Egalité est le rendez-vous de ces gens d'affaires..... cependant je ne le vois pas.... et mon trop crédule ami qui va confier une aussi forte somme à un fripon.... et Monsieur Firmin qui répond de sa probité... je n'y entends plus rien... l'essentiel est de sauver la fortune de Goulard, s'il en est tems.... peut-être les ordonnances ne sont-elles pas encore vendues.... St.-Gilles les donnera, sans doute, à bon marché... elles ne lui coûtent rien.... j'ai de quoi le satisfaire, heureux si je puis par ce léger sacrifice, payer le bon Goulard d'une partie de ses bienfaits.

SCÈNE VII.

ROSAMBERT, GUILLAUME.

ROSAMBERT.

Ah ! c'est toi, Guillaume.

GUILLAUME.

Bien inquiet, comme vous voyez.

ROSAMBERT.

Et que cherches-tu ?

GUILLAUME.

Un Monsieur qui demeure dans notre hôtel.

ROSAMBERT.

Qui donc ?

GUILLAUME.

Un faiseur d'affaires... Monsieur Launay de St.-Gilles.

ROSAMBERT.

Launay St.-Gilles !

GUILLAUME.

Lui-même ; il m'a dit qu'il serait ici à quatre heures.

ROSAMBERT (*à part.*)

Bon !

GUILLAUME.

Mais je vais retourner à l'hôtel, car il faut absolument que je lui rende compte de ce qu'on m'a dit pour le passe-port et les chevaux de poste.... je vous quitte. (*Il sort.*)

SCENE VIII.

ROSAMBERT *seul.*

Un passe-port !... des chevaux de poste !.... et au moment qu'on lui a confié quatre cent mille francs !.... qu'est-ce que tout cela signifie ? et Guillaume, qui ordinairement vous dit tout sans qu'on lui demande rien, est aujourd'hui d'une discrétion insupportable ! Launay Saint-Gilles doit être à trois heures ici, car le rendez-vous est donné, mais le voici.

SCENE IX.

ROSAMBERT, LAUNAY.

LAUNAY (*à part.*)

Rosambert !... que vient-il faire ici ?

ROSAMBERT (*à part.*)

Il est embarrassé...

LAUNAY (*allant à lui.*)

C'est notre aimable peintre ! par quel hasard ?... Mademoiselle Firmin ne vous donne donc pas de séance ?

ROSAMBERT.

Pas aujourd'hui.

LAUNAY.

Oh ! je vois... il y a quelque rendez-vous.

ROSAMBERT.

Précisément.

LAUNAY.

D'amour ?

ROSAMBERT.

Non : d'affaires.

LAUNAY.

Oh ! diable ! les miennes vont bien mal aujourd'hui, je cours depuis hier pour négocier des ordonnances.

ROSAMBERT (*à part.*)

C'est cela !

LAUNAY.

Et je ne trouve pas d'acheteurs.

ROSAMBERT.

Sont-elles sur le trésor public ?

LAUNAY.

Non pas, sur les munitionnaires généraux. J'ai une affaire superbe en vue ; et à quelque prix que ce fut, je voudrais réaliser.

ROSAMBERT, (*à part*).

Je le tiens !

LAUNAY.

Je sais bien que ces sortes d'objets perdent beaucoup.

ROSAMBERT.

C'est précisément le desir d'en acheter qui me conduit ici.

LAUNAY.

Vous !

ROSAMBERT.

Un de mes parens voudrait s'en procurer, pour se libérer envers le Gouvernement.

LAUNAY.

Et vous avez les fonds ?

ROSAMBERT.

Tout prêts.

LAUNAY.

En espèces?

ROSAMBERT.

En bons billets de caisse.

LAUNAY.

C'est la même chose.

ROSAMBERT.

Pour combien avez-vous d'effets?

LAUNAY.

Pour quatre cent mille francs.

ROSAMBERT (*à part.*)

Elles ne sont pas vendues!

LAUNAY.

On les a données en paiement à un cultivateur de mes amis; pour fournitures de grains.

ROSAMBERT, (*à part.*)

De ses amis!...

LAUNAY.

Eh bien?

ROSAMBERT.

Votre prix?

LAUNAY.

Deux cent mille francs.

ROSAMBERT.

A ce prix je ne puis terminer.

LAUNAY.

Prenez donc garde.... vous avez tort.

ROSAMBERT.

Je ne veux y mettre que cent mille francs.

LAUNAY.

Impossible.

ROSAMBERT.

Décidément ?

LAUNAY.

Décidément.

SCENE X.

Les précédens, FIRMIN.

FIRMIN (*à Launay*).

C'est vous que je cherche.

ROSAMBERT. (*à part.*)

Il y a du nouveau!

LAUNAY.

Que voulez-vous ?

FIRMIN.

Vous vous faites vraiment de belles affaires.

LAUNAY.

Au fait, je suis pressé.

FIRMIN.

Un instant, à peine étiez-vous sorti ce matin, qu'on est venu pour vous arrêter.

LAUNAY.

M'arrêter!

FIRMIN.

On vous accuse d'avoir fait de fausses lettres-de change ; et si l'on vous attrape, vous êtes perdu! J'ai cru devoir vous prévenir.

ROSAMBERT (*à part.*)

Cela devient sérieux!

SCENE XI.

Les mêmes, GUILLAUME.

(*Toute cette Scène se joue à parler entre Launay et Guillaume.*)

GUILLAUME.

Monsieur.....

LAUNAY.

Eh bien ?

GUILLAUME.

Je viens de chez vous.

LAUNAY.

Mon passe-port ?

GUILLAUME.

On n'en donne qu'à des gens connus, et j'ai eu beau chercher, personne n'a voulu répondre de vous.

LAUNAY.

Et ma chaise de poste ?

GUILLAUME.

Pas davantage, Monsieur, il faut une permission pour avoir des chevaux. (*Il sort.*)

LAUNAY.

Je me suis enferré de moi-même, et si je m'en tire, ce ne peut être que par un miracle; tenez, mon cher Rosambert, si vous voulez, je suis prêt à terminer. (*A part.*) Et à quelque prix ce que ce soit, car le temps presse.

ROSAMBERT.

Pour cent mille francs ?

LAUNAY.

Marché conclu.

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, GOULARD, TIÉNETTE, BAPTISTE, MDZ. SAINT-HILAIRE.

GOULARD.

Que diable faites-vous donc ici, Rosambert ?

ROSAMBERT.

D'excellentes affaires, mon ami!

GOULARD.

Que vois-je, Monsieur Launay de Saint-Gilles!

ROSAMBERT.

Oui, cet homme, dont M. Firmin vous avait répondu, qui, un instant plus tard, prenait la fuite avec vos ordonnances, mais que je suis trop heureux de racheter, moyennant cent mille francs.

GOULARD.

Racheter!... fi donc! M. de Launay, cela est indigne! tromper ainsi la bonne foi!.... abuser de ma confiance!..... Ces ordonnances m'appartiennent, vous le savez, et si vous ne me les restituez à l'instant, je provoque contre vous toute la sévérité des lois.

LAUNAY.

Restituer!.... comment!.... mon dessein était de les négocier..... vous m'aviez donné votre confiance, vous me la retirez, libre à vous.... Vous y perdez plus que moi, en vérité. (*Il sort.*)

SCENE XIII.

Les précédens, excepté LAUNAY.

GOULARD.

Que de générosité, mon cher Rosambert! Et vous, Monsieur Firmin, voilà l'homme dont vous m'aviez répondu?

FIRMIN.

Que voulez-vous.... les apparences m'avaient trompé, je ne suis pas le seul....

GOULARD.

Ce Launay St.-Gilles!... qui s'y serait jamais attendu! un jeune homme de notre endroit.

BAPTISTE.

De Nogent-le-Rotrou....

ROSAMBERT.

J'aurais gagé qu'il n'était pas parisien.

SCENE XIV.

Les précédens, GUILLAUME.

ROSAMBERT.

Guillaume, tu cherches sans doute M. Launay?

GUILLAUME.

J'allais à sa rencontre, quand, à deux pas d'ici, je l'ai vu arrêter, et je viens près de vous en savoir la cause.

FIRMIN.

Elle sera bientôt connue.

(*Guillaume sort.*)

GOULARD.

Tant mieux pour les honnêtes-gens, c'est un frippon de moins; mais ne pensons plus à cela. Rosambert, grâces à l'amitié de madame Saint-Hilaire, vous avez recouvré votre fortune; grâces à vos soins généreux, une partie de la mienne m'est rendu; le hasard nous avait séparés; ce jour heureux, en nous réunissant, nous donne une nouvelle amie; et si ma fille vous est chère....

ROSAMBERT.

Pourriez-vous en douter?

GOULARD.

Vous seul remplissez son cœur. Ne faisons plus qu'une même famille. Ces quatre cents mille francs sont la dot de ma Tiénette : il est convenu que madame Saint-Hilaire ne nous quitte pas. Ainsi, après avoir terminé nos affaires, retournons tous à la Ferté-Bernard. Quel plaisir j'aurai à

y raconter ce que j'ai vu, ce que j'ai fait dans cette grande ville, et à apprendre aux incrédules, que parmi les Parisiens que j'ai fréquentés, je n'ai rencontré qu'un seul frippon !

BAPTISTE.

« Et il n'était pas de Paris. »

Fin du troisième et dernier Acte.

Pé
2580 Périn, René
P7 La grande ville

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY